

Titre : *Enfin*

Lucie se réveille avec un mal au crâne ce matin-là. La veille, elle a fêté ses quarante-cinq ans jusqu'aux petites heures. A présent, elle a besoin d'un café. Fort et sucré. Sa date d'anniversaire était passée depuis deux mois et elle ne s'était toujours pas résolue à le célébrer. Ses enfants lui ont organisé une soirée-surprise, en désespoir de cause. Garance, son aînée, l'avait sondée l'air de rien pendant des semaines sur le sujet. Elles sont très proches, l'ont toujours été. Il faut dire qu'elle l'a eue très jeune, à dix-neuf ans à peine, et qu'elle l'a élevée seule durant ses premières années. Quand Stéphane s'était stupidement tué à moto cet été là, elle ignorait encore qu'elle était enceinte. Sa mort l'avait figé en une espèce de héros dramatique, éternel et romantique à la James Dean ; porter son enfant semblait un tel serment d'amour aux yeux de Lucie que l'éventualité d'un avortement lui était apparue presque insoutenable. Elle avait longuement hésité, pourtant. Jusqu'à la toute dernière seconde du dernier jour de délai. Ensuite, elle n'avait jamais regretté ce choix, même après avoir rangé ses aspirations de future ballerine au fond d'un tiroir.

Garance avait huit ans lorsque Lucie avait rencontré Jan, le père de ses jumeaux. La petite l'avait immédiatement adopté et choisi comme substitut paternel. Jan avait endossé ce rôle avec bonheur. Comment aurait-il pu résister à ce petit bout de femme en devenir, demi-orpheline et future grande sœur attentionnée, aux yeux bien écarquillés sur la vie, avec ses câlins, ses chagrins, ses questions incessantes et ses grands éclats de rire ? Nicolas et Mathias, aujourd'hui solides gaillards de seize ans et demi, étaient tout aussi bleus de leur sœur. Ils étaient devenus de chouettes gars, vifs, spirituels et en même temps artistes, tellement discouteurs et bordéliques. Mes bouffeurs d'énergie, se dit Lucie avec tendresse et fierté. Elle est soulagée de les voir retrouver enfin un peu d'apaisement et de sérénité, après ces dernières années particulièrement éprouvantes, suite au départ de leur père.

La fête de la veille avait été mémorable. Les enfants avaient organisé une soirée « eighties », avec buffet mexicain, Desperados et guacamole à volonté ; le seul rapport entre les deux étant bien sûr les goûts culinaires et musicaux de leur mère. Ils avaient convié des tas d'amis et collègues de Lucie, dont Eric. Dix ans au moins qu'ils s'étaient perdus de vue. Que faisait-il là ? Qui pouvait bien l'avoir invité ? Les enfants ? Comment avaient-ils obtenu ses coordonnées ? Les sentiments de Lucie s'étaient révélés mitigés. Elle avait été heureuse de le revoir, en même temps, elle s'était sentie prise au piège, anxieuse à l'idée de lui parler. Elle se souvenait à quel point il s'était toujours montré un peu indifférent, détaché et sarcastique avec elle, comme hier soir encore. Ils n'avaient en effet échangé que quelques mots tout au long de la soirée, des banalités, pour éviter l'essentiel. Juste avant de partir toutefois, il lui avait soudain glissé à l'oreille, d'un ton fébrile, presque impérieux : « Il faut absolument que je te parle, cela fait beaucoup trop longtemps que je retarde ce moment ». Elle ne lui avait encore jamais vu cette expression.

Eric. Elle ne peut s'empêcher de repenser à leur rencontre, leurs moments. A la seconde où elle l'avait aperçu pour la première fois, elle avait été pétrifiée. Littéralement paralysée. Il lui parlait mais elle n'entendait ni ne comprenait rien. Elle l'imaginait l'embrasser, la déshabiller, la prendre là, tout de suite, dans le hall d'entrée de leur employeur commun. En même temps, elle avait directement

flairé le danger. Il était beau, trop beau, avec le sourire conquérant et le regard enflammé de celui qui aime plaire. Dans une séduction perpétuelle, avec hommes, femmes, enfants - femmes surtout - gardiens de la sécurité. Il avait aussi une façon fébrile de bouger, cette allure particulière qui lui rappelait irrémédiablement Peter Pan pourchassant son ombre. Ils avaient passé le reste de la journée et du repas d'affaires à se sourire bêtement, à chercher n'importe quelle opportunité pour s'effleurer une main, une épaule, un doigt. Tressaillir. Par la suite, ils avaient échangé des mails, de plus en plus chauds, équivoques. Puis il y avait eu le premier repas en tête-à-tête, le premier baiser comme des ados dans la voiture, à quelques rues du domicile conjugal où dormaient paisiblement mari et bambins. Eric travaillait à l'époque pour leur succursale française, à Bordeaux. Il remontait vers Bruxelles une à deux fois par mois et logeait dans l'appartement qu'il avait hérité de sa grand-mère, rue Tenbosch.

Elle repense à leur premier rendez-vous là-bas. Ce soir-là, elle avait eu la bonne idée de mettre des chaussures à talons, ainsi que sa longue jupe fendue, de couleur beige clair. Ils devaient se retrouver à vingt heures, au pied de l'immeuble. La nuit tombait déjà, il pleuvait et elle avait peur d'être en retard. Elle s'était mise à courir en descendant du tram. Elle avait glissé, s'était tordu la cheville et était tombée, paf, à quatre pattes sur le trottoir de l'Avenue Louise. Personne ne l'avait aidée à se relever et c'était en larmes et en nage qu'elle était arrivée devant sa porte. Il l'avait appelée à l'instant même pour l'avertir de son retard. Elle avait alors commencé à faire les cent pas, jusqu'au moment où elle s'était aperçue que des voitures passaient et repassaient lentement devant elle, les conducteurs - des hommes seuls - la jaugeant à chaque fois, des pieds à la tête, d'un air interrogateur. Mais oui, bon sang, c'était l'heure, le quartier ! Une poule de luxe, c'est ce qu'ils voyaient en elle... L'idée l'effrayait, tout en l'excitant vaguement. Elle s'était sentie soudain étrangement solidaire, empathique pour ces femmes dont le métier avait un goût de déchéance absolue. Elle avait jugé plus prudent de limiter les risques et de s'abriter discrètement dans le renforcement de la porte d'entrée. Finalement, il était arrivé et ils étaient montés à l'appartement. Quand elle lui avait raconté ses déboires, il avait souri, s'était agenouillé devant elle, avait relevé sa jupe maculée, avant de commencer à embrasser avec douceur ses genoux écorchés. Et tout avait basculé.

C'est ce midi qu'ils ont rendez-vous. Onze ans plus tard. A leur lieu de prédilection de l'époque, « l'Amour fou », place Fernand Cocq. Elle l'attend au bar, en sirotant un jus de pomme-cerise. Il arrive enfin. Comme toujours, il est en retard. Ils s'attablent et commandent le plat du jour. Il a préparé son texte : « Ecoute, il y a onze ans, tu étais prête à tout larguer pour moi et j'ai fait semblant de ne pas comprendre, parce que j'étais mort de peur. C'était trop, trop vite, tu comprends ? Je suis un électron libre à la puissance dix, tu le sais. Tu m'as terriblement manqué au cours de toutes ces années. L'an dernier, j'ai eu un cancer de la prostate. Je m'en sors bien, avec une petite opération et sans chimio, mais j'ai réalisé que chaque seconde à me taire était une seconde en moins à nous aimer. Je voudrais qu'on reprenne là où on s'était arrêtés et qu'on parte faire ce voyage en Bolivie dont tu rêvais. Qu'en penses-tu ? » Quelle belle déclaration, pense-t-elle, mais tellement proche de ses mots à elle, lorsqu'elle lui expliquait, le suppliait, parlementait au cours de leur dernière conversation téléphonique onze ans plus tôt. Comme une gifle en pleine face, Il lui avait alors asséné qu'elle n'était et ne serait jamais qu'un plan-cul, une aventure entre deux *business trips*. Quand il avait raccroché, elle avait supprimé son numéro des contacts de sa mémoire numérique, à défaut de pouvoir le rayer de sa mémoire à elle. À Jan, elle avait prétexté un début de grippe, en lui demandant

s'il voulait bien emmener les enfants à Maastricht, chez ses parents, pour le week-end. Elle s'était cloîtrée, pendant les deux jours. Elle n'avait rien mangé et était restée des heures assise par terre, le dos contre le mur du salon, à pleurer toutes les larmes de son corps. Pourquoi, pourquoi, pourquoi, s'était-elle d'abord dit. Plus jamais ça, plus jamais ça, s'était-elle dit ensuite.

Mais aujourd'hui, que veut-elle? Lucie est consciente de tout ce dont elle ne veut plus : la souffrance, les larmes, le drame, bien sûr. Vouloir être heureuse, oui. Mais vers où aller, que choisir? Définir ses propres envies et désirs lui a toujours semblé facultatif, presque interdit, que dire alors d'oser les exprimer enfin, face aux besoins des êtres aimés. La Bolivie, oui, elle en parle depuis si longtemps : les montagnes de l'Altiplano, la beauté et la lumière de l'endroit, les couleurs chatoyantes des bonnets en laine, surmontant des visages burinés par le soleil. Elle rêve depuis toujours de respirer l'air pur que lui renvoient ces images. Elle n'a toutefois jamais transformé cette envie en voyage. Par peur d'être déçue peut-être, de partir si loin avec les enfants ou, pire, de partir si loin sans les enfants. Par peur d'un accident, d'une maladie, d'un rapt, d'une disparition, d'un meurtre ; qu'un conflit international éclate ou qu'une nouvelle pandémie de peste bubonique se déclare. Peur de pourrir vingt ans au fond d'une prison bolivienne pour trafic de drogue parce qu'un passeur allemand aurait subrepticement caché de la cocaïne dans le sac tricoté main qu'elle aurait acheté à l'aéroport. Bref, n'importe quel prétexte idiot était bon pour ne pas affronter la réalité de sa fuite en avant. Il faut qu'elle parle à Garance. Sa fille, grande et sage, qui analyse les événements avec tant de calme et de recul, alors que Lucie, elle, se laisse si souvent porter par ses émotions en perpétuelle ébullition. Garance doit tenir ça de son père, c'est sûr. Ce n'est pas pour rien si elle a choisi des études de philosophie. Elle pourra peut-être l'aider dans ses réflexions, à comprendre où se situe éventuellement l'erreur à ne pas commettre : dans l'acceptation ou le refus d'une telle invitation. Elles ne se sont pas revues, ni parlées depuis la soirée d'anniversaire. Garance et Luiz, son « bel hidalgo » comme Lucie l'appelle par taquinerie, étaient repartis directement chez eux après la fête, dans le petit appartement qu'ils partagent près du cimetière d'Ixelles. Lucie n'avait jamais parlé à quiconque d'Eric. Leurs collègues de l'époque avaient certainement eu des soupçons mais n'avaient jamais émis la moindre allusion à ce sujet. Deux mois après leur rupture, elle avait quitté la boîte, sous prétexte qu'elle ne supportait plus l'ambiance de rentabilité régnant au sein de cette multinationale broyeuse d'individus. Mais par-dessus tout, elle craignait de le croiser. Même si son projet télécom à Bruxelles était bel et bien terminé, c'était un risque qu'elle ne voulait pas courir. Il faut dire que la fin de son amourette lui avait fait perdre dix kilos en quelques semaines à peine. Belle recette a priori pour un régime, sauf qu'il s'accompagnait d'yeux bouffis, d'airs mornes et autres plis amers.

Lucie repense à sa soirée d'anniversaire. Elle ignore toujours comment diable Eric s'est retrouvé là ! Il n'a même pas abordé la question durant le lunch, tout occupé qu'il était à lui vendre son ticket pour de nouveaux monts et merveilles. Est-ce Garance qui l'a invité ? Lucie l'appelle et lui demande si elle peut passer chez elle en fin d'après-midi.

Quand Lucie arrive chez sa fille, celle-ci est en train de préparer ses cours pour le lendemain. Depuis le début de l'année, Garance donne quelques heures de cours par semaine à la Faculté des Lettres. C'est une belle opportunité pour elle, un pied à l'étrier, et elle consacre la majorité de son temps libre à ses préparations. Luiz, lui, est parti à l'Institut Cervantès cet après-midi-là, pour parfaire ses recherches dans le cadre de sa thèse sur la littérature classique espagnole.

Lucie se sent un peu inculte à côté d'eux, pas à la hauteur, elle qui n'a pas fait l'université. Quand elle était enceinte et avait dû abandonner la danse, elle avait accepté avec joie le job de vendeuse que lui proposait le père d'un copain dans son magasin de disques. Elle avait adoré ces années-là, avec Garance bébé, pendue à son sein et blottie dans l'écharpe. Lorsque la petite était un peu plus grande, elle dormait ou jouait sagement dans l'arrière-boutique. Il lui arrivait aussi de venir se trémousser sur les derniers singles, sous les sourires et regards attendris des clients. Plus tard, quand Garance était entrée en maternelle, Lucie avait entamé des cours de secrétariat par correspondance, elle avait obtenu son diplôme et trouvé rapidement un poste d'assistante dans l'agence d'intérim qui venait de s'ouvrir dans le quartier.

Lucie va préparer un thé dans la cuisine, tandis que Garance termine de rédiger ses notes, puis range ses affaires. Lucie revient avec deux tasses fumantes, les dépose sur la table et s'assied auprès de sa fille. « Pour Eric, explique-moi, » demande-t-elle, « comment a-t-il atterri à ma fête d'anniversaire ? » « Il rôdait devant chez toi, il y a un peu plus d'un mois. Ne me demande pas comment il a eu ton adresse, je n'en sais rien. J'étais juste passée faire des lessives. Quand je suis sortie, il m'a interpellée et m'a demandé si c'était bien ici que tu habitais. Il me dévisageait avec intensité, de manière bizarre. Il m'a dit que vous vous étiez perdus de vue, qu'il devait absolument te parler, que je devais sûrement être ta fille, que je te ressemblais beaucoup, que vous vous étiez bien connus il y a une dizaine d'années. J'ai compris tout de suite que c'était lui. » « Lui, qui ? » Lucie est interloquée. « Le type pour qui on a failli te perdre. Tu crois vraiment qu'on n'avait rien remarqué ? Même quand tu étais présente physiquement, tu étais absente, le regard dans le vide, un sourire aux lèvres et l'air perpétuellement ailleurs. Tu ne nous écoutais plus, tu trouvais toujours une excuse pour te tailler ou pour passer du temps seule dans ta chambre. Papa était malheureux comme les pierres, les jumeaux étaient insupportables mais toi, tu ne voyais rien. Je devais tout le temps m'occuper d'eux, prendre le relais. Quand j'essayais de te parler ou de te confier mes soucis, je voyais bien que tu faisais des efforts mais c'est à peine si tu comprenais ce que je te racontais. C'était comme si tu t'en fichais royalement, comme si plus personne n'existait autour de toi. Si tu savais le nombre de fois où Nicolas et Matthias m'ont appelée en pleurs, la nuit, pour me demander quand tu allais rentrer, le nombre de fois où l'un des deux est venu se glisser dans mon lit pour se rassurer. Un jour, on est revenus de chez *Opa en Oma* et j'ai compris à ta tête qu'il t'avait larguée. Si tu savais comme j'étais heureuse, soulagée, j'en aurais sauté de joie. J'ai vu la même jubilation dans les yeux de papa. Je suis sûre qu'il avait passé un week-end abominable, comme moi, à se demander si tu serais encore là à notre retour ou si tu n'en aurais pas profité pour larguer les amarres en douce. Je me détestais de ressentir ça et en même temps, je te détestais encore plus. De nous avoir imposé ça, mais aussi, de te voir dans cet état. Il m'a fallu du temps pour comprendre et te pardonner, maman. Je crois que c'est seulement en rencontrant Luiz que j'ai compris ce que tu avais pu ressentir. Surtout il y a deux ans, quand on envisageait de louer l'appart et qu'il a soudain voulu faire une pause, prendre ses distances avant de se décider. Sur le moment, j'ai cru que j'allais en mourir. À présent, ça va, on a pu se dire les choses et les dépasser, je crois, mais la blessure est toujours là. Lorsque j'ai vu Eric tout penaud devant ta porte, j'ai pensé que ce serait un chouette cadeau d'anniversaire que de lui proposer le rôle de l'invité-surprise. » Garance se tait, les larmes aux yeux. Lucie, abasourdie et bouleversée, s'approche d'elle et la prend dans ses bras, en lui murmurant « Ma douce chérie, ma petite puce. Si j'avais su, si tu savais... Je suis terriblement désolée. »

Cela fait plus d'une heure que Lucie marche dans les rues grises et sales, sous un vilain crachin dont la fraîcheur s'imisce désagréablement jusqu'aux os. En sortant de chez Garance, après ces heures d'intenses émotions et de mises en mot, elle est passée chez elle chercher Lupa, sa chienne, pour sa promenade quotidienne. Il y a cinq ans, elle avait trouvé l'imposant animal à la toison blanche et lumineuse sur un parking, attaché à un poteau comme une vulgaire bicyclette. Elle avait libéré la chienne, qui l'avait suivie et s'était installée avec délices sur le canapé-lit, juste à côté de la couverture que Lucie lui avait préparée sur le plancher. Jusqu'à ce jour, Lucie avait toujours été plutôt « chats ». Leur indépendance convenait en effet parfaitement à son penchant naturel pour le moindre effort. Mais Lupa avait su se montrer convaincante et depuis, la chienne veillait sur Lucie comme la louve sur Romulus et Remus.

Elle soupire. Là, pour le coup, elle tourne en rond, tant dans sa promenade que dans ses réflexions. Elle s'est même perdue un instant et a cherché son chemin, ne reconnaissant plus les lieux alors qu'elle est à deux pâtés de maisons de chez elle. Comment avait-elle pu être aussi égoïste ? Aveugle à la douleur et aux questionnements de ses propres enfants ? Comment avaient-ils pu, eux, s'imaginer une seule seconde qu'elle allait les abandonner ? Peut-être parce que, secrètement, elle rêvait de fuite, que parfois, tout était trop lourd. Elle aussi, elle aurait bien eu besoin d'une maman de temps en temps, pour la conseiller, la protéger. Elle avait toujours dû faire face seule, serrer les dents.

Les seuls souvenirs qu'elle avait de sa mère étaient diffus, dilués, tellement imprécis et rabâchés qu'elle ne savait même plus s'il s'agissait de ses souvenirs à elle ou si on les lui avait racontés. Sa mère était décédée des suites d'une éclampsie, quelques jours après la naissance de son petit frère, mort-né. Lucie avait quatre ans. Son père déboussolé, aimant mais colérique, la laissait très souvent aux bons soins de ses parents, pour faire la tournée des comptoirs. Il disparaissait parfois plusieurs jours de suite. Elle se revoit encore se mettre en boule, tandis qu'il la frappe avec sa ceinture, hors de lui. Tremblante de peur, elle ne peut se retenir et sent l'urine chaude couler le long de ses cuisses. Puis il tombe à genoux. En pleurant et la serrant fort contre lui. En lui expliquant qu'il est désolé, qu'il ne recommencera plus. C'est l'une des dernières images qu'elle conserve de lui, avant qu'il ne disparaisse pour de bon, en se jetant un soir par la fenêtre du sixième étage.

Elle pense soudain à Jan. Elle ne l'a pas épargné lui non plus, à coup d'exigences, de tromperie, de chantages affectifs et de crises de nerfs. Malgré les sentiments profonds qu'elle éprouvait pour lui, dès le début de leur histoire, elle l'avait trouvé trop doux, s'ennuyait parfois en sa compagnie. Leur amour avait tout de suite été serein, apaisé, sans commune mesure avec la passion qu'elle avait éprouvée par la suite pour Eric. Jan était son complice, son port d'attache, l'épaule protectrice dont elle avait toujours manqué. À l'époque où Nicolas et Matthias étaient encore petits, Lucie était constamment fatiguée par les nuits difficiles, bouffée par le quotidien, à bout, souvent dépassée par les événements. Elle avait commencé à en vouloir à Jan. Elle lui reprochait son manque d'implication dans les tâches ménagères, dans les décisions, son manque d'autorité face aux enfants. En même temps, elle avait tellement l'habitude de tout gérer seule, qu'elle ne lui avait probablement laissé aucune chance de trouver sa place. Lui, de son côté, s'enfonçait de plus en plus dans son mutisme. Et dire qu'il était au courant ! Pas étonnant qu'il l'ait finalement quittée pour Mia, douce et jolie baba-cool, plus jeune, plus mince, « moins compliquée » et pas féministe pour un sou. Six ans plus tard, toutefois, Lucie n'en est toujours pas revenue.

Lorsqu'elles rentrent enfin de leurs déambulations, la chienne et elle, Lucie se sent aussi glacée qu'un iceberg à la dérive. Après avoir frictionné Lupa et s'être mouchée à plusieurs reprises, elle se précipite à l'étage, pour une longue douche brûlante qui la rassérène, autant qu'elle la réchauffe. A cet instant, une impulsion connue la saisit. Le besoin impérieux de dessiner du doigt des spirales et dédales sur la paroi embuée de la cabine de douche, comme avant chaque accouchement, chaque décès d'un être aimé. Elle frissonne, malgré la chaleur qui règne dans la salle de bain : à qui le tour de naître ou mourir ? Elle se souvient de sa frénésie de dessins, les heures précédant la naissance des jumeaux. À l'hôpital aussi, où elle s'était sentie comme dans un boléro, où chaque contraction l'emmenait un peu plus haut, un peu plus loin. Une fraction de seconde, elle avait même eu l'étrange sensation de voir le plafond de la chapelle Sixtine au-dessus d'elle, juste à l'endroit où les deux doigts se tendent. Nicolas et Matthias étaient bien vivants, ouf. Elle aussi. Les morts, tant de morts, trop de morts. Marre! Les défunts sont tellement plus durs à combattre que les vivants quand il s'agit de s'affirmer. Elle sort de la douche et l'effet David Hamilton se dissipe lentement. Le miroir - son beau miroir - lui renvoie l'image plus vraiment svelte d'une Vénus sortant des eaux, version *midlife*, sans retouche Photoshop. C'est sûr, le flou des contours n'est pas qu'artistique, ni lié à la seule absence des lentilles de contact! Elle zappe la balance du pied mais scrute de trop près ses boutons, cheveux blancs et ridules.

Séchée et enveloppée dans un vieux peignoir informe, Lucie descend se servir un verre de vin, un Chardonnay du Chili au léger goût de pamplemousse. Elle hésite à allumer la télé, qui l'horripile, ou à s'installer devant le PC. Ce sera l'ordinateur. Elle lit ses mails, répond à l'un, à l'autre, puis décide de se connecter à Facebook. Elle y va parfois lorsqu'elle est seule et qu'elle peut jouer à la pipelette sans témoin gênant. Son rapport à cette foire aux visages reste ambivalent, ambigu. Elle est vite saturée par le côté loupe grossissante sur nos manques d'humanité, qui oscille entre mur des lapidations *on line* et nouveaux jeux du cirque. D'un autre côté, elle aime avoir des nouvelles de sa famille dispersée et puis, regarder les photos, tout en évitant soigneusement certaines publications de ses deux post-adolescents. Elle lit qu'une jeune fille suédoise a révélé son viol sur son mur, que des enfants sont à nouveau à la rue, qu'ils ont faim, froid, qu'ils n'ont rien. Que ses « amis » sont heureux, malheureux, en attente d'un boulot ou plus si affinités. Qu'ils sont parfois réacs, ou pas, souvent indignés pour de multiples raisons. Que si elle clique sur ce lien, elle sauve le monde, que la voisine d'en face a accouché - ah, tiens, c'était ça, le départ précipité en pleine nuit - qu'untel a épousé l'ex de machin chose, que c'est compliqué, qu'il ne faut pas se voiler la face, que c'est un scandale, oui, Madame! Trop-plein. Déconnexion.

Lucie éteint l'ordinateur et se prépare à manger. Elle met de l'eau à chauffer pour les pâtes et cuit des brocolis. Elle se souvient, elle avait quatorze ans. Ou était-ce treize? A l'époque, elle avait déjà pas mal d'années de danse derrière elle. Elle était douée, paraît-il. Quelle idée aussi de laisser des gamines à peine pubères se déhancher lascivement sur « *Sexual healing* »! Faut dire qu'elle semblait plus âgée, bien roulée, quoiqu'un peu plate, à la Jane Birkin. En tout cas, elle avait son petit succès auprès des moniteurs sportifs. Elle égoutte les pâtes et les brocolis, assaisonne, ajoute le saumon et la crème, assaisonne encore. Elle s'installe devant son assiette, un second verre de Chardonnay à la main, puis entame son repas. Oh non, elle a encore mis trop de paprika!

Il avait dix-neuf ans et il s'appelait Dany, comme John Travolta dans « *Grease* ». Une vraie caricature de piège à filles : beau, grand, bronzé et bien moulé dans son pantalon blanc. Ce jour-là, c'était le spectacle de fin de stage. Il n'avait cessé de la fixer d'un air étrange, presque absent, pendant ses quatre minutes cinq secondes d'évolutions et circonvolutions suggestives sur Marvin Gaye, dans son joli justaucorps rose qui ne cachait pas grand-chose. Plus tard, il l'avait rejointe au cours de la soirée dansante qui suivait. Il lui avait offert un verre et raconté des banalités déconcertantes sur l'art de dribbler, son grand avenir de basketteur, le temps qu'il allait faire le week-end. Elle s'était sentie flattée quand il lui avait murmuré à l'oreille à quel point elle était belle. Il l'impressionnait. Son cœur s'était emballé lorsqu'il lui avait proposé un tour de l'étang.

Lucie a terminé son repas et se ressert un troisième verre de vin. Elle avait tout raconté à Garance, quand celle-ci avait à peine douze ans, pour la préparer aux choses de la vie. « Mais maman, il faut être la dernière des pommes pour suivre un mec, comme ça, le soir près d'un étang ! », s'était exclamée celle-ci, choquée par tant de naïveté de la part d'une mère soi-disant libérée. Oui, une super Reine des Cloches, c'était bien ce qu'elle était, mais les choses étaient différentes à l'époque. Qui aurait pu la mettre en garde ? Lui expliquer ? Certainement pas sa grand-mère, bigote et taiseuse de nature, claquemurée dans sa douleur depuis le suicide de son fils.

Le scénario s'était répété. Avec celui qui lui avait proposé de venir écouter *Cure* dans sa chambre ou celui dont la moto était tombée très étrangement en panne, au beau milieu d'une forêt ardennaise. Sympas au départ, ils finissaient irrémédiablement par la prendre au dépourvu et hop, c'était parti pour une demi-minute de voûte céleste ou de vieux plafond pour seul horizon. Ce n'était pas possible d'être aussi facile à sauter, se disait-elle souvent. Parfois, elle en arrivait presque à penser que des choses bizarres avaient dû se produire dans son enfance, à suspecter des attouchements pas très catholiques, du genre Saint-Nicolas la tripotant sur ses genoux en échange d'un spéculoos. Mais elle avait eu beau trifouiller sa mémoire, rien de tel n'avait jamais fait surface. Et si, au fond, le problème venait de ceux qui l'avaient possédée ? *This is a man's world...* Quelquefois, l'envie la prenait de leur faire payer au prix fort toutes leurs mâles certitudes. Ou de virer sa cuti. Mais rien à faire, c'était eux, leur peau, leurs poils qu'elle aimait, du tendu, du viril, du chevalier dont elle rêvait. C'est la quadrature du sexe, s'esclaffe-t-elle, tout en vidant le fond de la bouteille.

Elle se trouve un peu pompette - c'est un euphémisme - et monte se coucher, en se cramponnant péniblement à la rampe. Dès qu'elle est allongée, la tête lui tourne. Lucie n'a plus du tout envie de rire à présent. Elle se sent désespérément seule et vide, au bord d'un précipice, avec une furieuse envie d'y plonger. Elle se met alors à sangloter, sangloter, comme si elle avait ouvert d'un coup les vannes d'un chagrin impossible à résorber, tant il remonte aux calendes grecques du non-dit.

Le lendemain matin, le réveil sonne à six heures quarante-cinq. Lucie éprouve des difficultés à émerger. Son reflet lui confirme qu'elle a définitivement passé l'âge de pouvoir s'endormir en pleurant sa maman : ça laisse des traces ! Elle termine sa valise, se prépare en quatrième vitesse. Elle doit se rendre à Namur aujourd'hui, pour un colloque de deux jours sur l'alphabétisation. Son train part à huit heures vingt-quatre. Cela fait plusieurs années maintenant qu'elle travaille pour une association d'aide à la lecture. Elle se charge de l'administration d'une petite équipe d'une dizaine de personnes. Le salaire n'est pas gras, loin de là, mais elle aime son travail, s'y sent valorisée. Elle ne porte plus le titre ronflant d'assistante de direction mais pour la première fois de sa vie, elle est là

pour autre chose que pour servir du café en réunion. Son portable sonne. C'est Jan qui l'appelle. Elle lui explique qu'elle est pressée. Oui, mais il faut juste qu'il lui dise. Mia est enceinte. Les enfants ne le savent pas encore. Est-ce que Lucie pourrait l'aider à leur annoncer la nouvelle en douceur ? Et merde.

Quand elle revient deux jours plus tard, Lucie s'installe bien tranquillement dans un wagon presque désert. Le colloque s'est bien passé, un peu soporifique comme toujours, mais intéressant. Lucie ouvre son bouquin du moment, celui destiné aux transports en commun. Elle lit toujours plusieurs livres en même temps, s'emmêle parfois les pinceaux. Le dernier roman en date était captivant, bouleversant. Elle l'avait dévoré jusqu'à la page 165 avec une vague sensation de familiarité, avant de se rendre compte qu'elle l'avait déjà lu. Ce qui ne l'avait pas empêchée de redoubler de larmes à la mort accidentelle et particulièrement tragique de l'un des personnages. Cela fait deux semaines qu'elle doit recharger sa liseuse. Son nouveau joujou, qu'elle trouve pourtant bien utile pour sa presbytie naissante, prend sagement les poussières sur son bureau, à côté du PC. Dans ses bagages, Lucie a donc opté cette fois pour un recueil de nouvelles, aux histoires courtes et légères, drôlement plus adapté aux voyages en train que les drames larmoyants.

Lucie n'arrive toutefois pas à se concentrer sur sa lecture. Mia, enceinte ! Elle a à peine trois ans de plus que Garance. Comment celle-ci va-t-elle réagir ? Luiz et elle envisageaient justement de fonder une famille l'an prochain ou l'année suivante, quand Luiz aurait terminé sa thèse et que les cours donnés par Garance seraient plus réguliers. Et les garçons ? Eux qui, il y a dix ans, réclamaient si souvent un petit frère ou une petite sœur. Oui, mais aujourd'hui ? Ils adorent la Mia qui plaide leur cause auprès de leur père pour les laisser sortir le soir, celle qui fume parfois des joints en cachette avec sa bande de copains mais Mia, en mère et belle-mère ? Lucie réalise aussi qu'inconsciemment, elle a toujours espéré que Jan revienne un jour vers elle, qu'ils se retrouvent, assagis, mûris, prêts à accueillir ensemble leurs premiers petits-enfants. La grossesse de Mia vient de réduire à néant ses beaux rêves de réunion familiale.

Un jeune homme monte à Gembloux. Elle lève le regard vers lui et s'aperçoit qu'il la fixe, comme s'il cherchait à la foudroyer sur place. C'est réussi. Il est à tomber. Elle détourne la tête, troublée. Il s'approche, lorgne dans son décolleté et vient s'installer juste en face d'elle. Au secours. Il sort une tablette - elle n'aurait pas cru - et se plonge dans sa lecture, l'air concentré. De temps en temps, il relève la tête, légèrement hagard, pour lui jeter un coup d'œil furtif ou pour consulter son *Smartphone*, qu'il sort à chaque fois de sa poche. Lucie, le nez officiellement plongé dans ses nouvelles, l'observe à la dérobée, de biais ou dans le reflet de la vitre. Il a les cheveux blonds foncés, drus, tellement drus qu'ils se dressent en épis, à la naissance du cou, sur le front, autour du casque de son *Music Player*. Ses yeux sont bleus, limpides, à s'y noyer. Ils lui rappellent ceux de Stéphane, couleur émeraude, dont Garance a hérité. Il est musclé, du genre juste comme il faut, le corps modelé et souligné par ses vêtements, sans avoir l'air serré dedans. Le nez est parfait, la bouche aussi, les lèvres pleines, avec un joli bouc au menton qui donne encore plus envie d'y goûter. Il a un bouton rouge et enflammé, prêt à éclater, au coin du sourcil droit. C'est le défaut qui souligne la beauté de l'ensemble, la cerise sur le gâteau, le point blanc sur le « i » du mot perfection. Quel âge peut-il bien avoir ? Il semble jeune, oui, mais il n'a pas l'allure d'un adolescent. Vingt-cinq, vingt-huit, trente ans ? Trente ans. L'âge minimum syndical. L'âge de Rémy, son voisin, qu'elle gardait si souvent avec Garance quand ils étaient petits, à qui elle racontait des histoires de Schtroumpfs pour

l'endormir le soir, en imitant toutes les voix. Glups, elle a des envies de fuite. Vite, le signal d'alarme, une issue de secours. Elle ne peut s'empêcher toutefois de poursuivre sa ballade visuelle. Il a un pull avec un col en V, qui dévoile les clavicules. Et une nuque qui appelle aux plus douces morsures. Elle adore les pulls avec un col en V. De même que les clavicules et les nuques qui appellent aux plus douces morsures. Son regard continue à descendre, caresse le torse, les cuisses, remonte légèrement. Elle croit apercevoir un renflement familial. Elle rougit. Cette manie qu'ont les hommes, où qu'ils soient, de s'asseoir les jambes écartées ! Se pourrait-il qu'il soit dans le *trip* « *milf* » ? Qu'il fantasme sur sa maturité bien en chair ? Lucie, elle, se sent franchement plus couarde que cougar. Se retrouver nue devant un tel Apollon, sans aucune poche ni artifice pour cacher ses kilos et années en trop ? Rien que l'idée, déjà, lui donne des palpitations. Le contraire, aussi, l'énerve prodigieusement. Qu'ont-ils tous à s'amouracher de jeunettes filiformes, dotées d'une paire de seins digne de *Silicone Valley* ? Après Jan, même Johnny Depp s'y est mis, c'est dire ! « La jeunesse n'est pas sexuellement transmissible », qu'est-ce qu'elle avait ri en entendant cette réplique dans un film. D'ailleurs, c'est bien simple, elle ne supporte plus les comédies romantiques. Ces vertes héroïnes qui tombent systématiquement amoureuses du héros en âge d'être leur père ; ça coupe toute velléité de s'identifier. C'est clair aussi qu'elle ne fait plus partie du public-cible depuis belle lurette ! Lucie descend à Schuman. Le jeune homme également. Elle sent son souffle dans la nuque, elle a la sensation qu'il lui a effleuré la hanche, tandis qu'elle attend, la main sur l'ouverture de la porte. Elle sort du train et marche vers la sortie. Il est à ses côtés, puis juste derrière elle, dans les escaliers. Cette fois, elle n'a pas rêvé, il lui a caressé le poignet, en posant la main sur la rampe. Elle a frissonné. En haut des escaliers, il est de nouveau à ses côtés. Il se penche vers elle, fait mine de lui adresser la parole. Le petit air connu de Wim Mertens résonne soudain du fin fond de son sac. Elle farfouille, cherche, s'énerve - ah - décroche. « Maman ? C'est Matthias. C'est pour te dire qu'on rentre vendredi, vers 19h. Tu veux bien venir nous chercher à la gare ? » « Oui, bien sûr, mon chéri. Et sinon, comment ça se passe là-bas ? Tout va bien ? » Le jeune tombeur a tourné les talons.

Lucie se dépêche de rentrer chez elle. Elle voit Eric ce soir. Elle est crevée, oui, mais bon. C'est la première fois qu'il vient chez elle. Elle a promis de lui donner une réponse, même si elle n'est pas tout à fait sûre de ce qu'elle veut lui dire. En arrivant, Lucie file d'abord sous la douche, veille à s'épiler et à mettre des dessous pas trop ringards, sous sa jolie robe blanche et noire. On ne sait jamais. Elle prépare en vitesse une quiche aux légumes et une grande salade. La quiche est à peine dans le four qu'Eric est déjà là. Ils prennent un apéritif, discutent de choses et d'autres, un peu gênés. Le rose aux joues, elle propose de lui faire visiter la maison. Ce qu'Eric accepte avec enthousiasme. Arrivés dans sa chambre, prise d'une impulsion joliment facilitée par le Kir à la violette, Lucie pousse Eric sur le lit. Elle se met à califourchon sur lui et dit : « Alors, beau gosse, tu voulais qu'on reprenne là où on s'était arrêtés ? » Un sourire en coin se dessine sur le visage d'Eric. L'œil marron retrouve en une seconde son pli malicieux à la Peter Pan. Lucie se penche vers lui, hume son odeur, animale, l'effleure des lèvres juste au creux de l'oreille, mordille le lobe. Le signal est donné. Eric en prend bonne note et passe à l'attaque. Onze ans de plus et une prostate en moins n'ont rien changé à l'intensité du désir, si ce n'est le lubrifier. *We're coming back home, baby*. Une heure quarante plus tard, Lucie et Eric constatent de concert que la quiche aux légumes, accompagnée d'une petite Côte de Blaye, c'est très bon froid aussi.

Vendredi soir, après le travail, Lucie va attendre Nicolas et Matthias à la gare du Midi, comme promis. Elle se trouve face à l'horloge mais elle regarde l'heure sur son GSM. C'est devenu un

automatisme, depuis les années qu'elle ne porte plus de montre. Dix-huit heures trente. Elle est en avance, le train en provenance de Maastricht n'arrive qu'à dix-neuf heures trois. Lucie s'installe à la buvette proche des arrivées TGV, dans le couloir central de la gare. Elle commence à observer le va-et-vient autour d'elle. Elle se sent presque en territoire inconnu, bien qu'elle soit déjà passée par ici des centaines de fois. C'est la première fois, cependant, qu'elle s'assied et prend le temps de se poser, sans aucune autre activité que de regarder les gens passer. Elle commande une eau pétillante. Tout ce monde bigarré qui défile devant elle, des grands, des petits, des gros marchant à pas rapides pour attraper un train, courant vers le métro avant de s'y engouffrer, vite, vite rentrer chez soi après une dernière journée de dur labeur... Les annonces au micro, le brouhaha des voix, les pleurs d'un enfant qui traîne la patte, houspillé par son papa qui porte leurs sacs en râlant. Derrière son verre d'eau pétillante, Lucie a la sensation délicate et légère de transgresser les règles, de faire l'école buissonnière. Doucement euphorique, elle écoute un couple en train de se chamailler, de discutailler sur le menu du soir.

Perdue dans ses observations, Lucie - chose rare - n'a pas vu le temps passer. Dix-neuf heures vingt-six, mince ! Elle se lève d'un bond, avale une dernière gorgée, rassemble ses affaires et se précipite vers le point de rencontre des arrivées. Pas de Nicolas, ni de Matthias à l'horizon. Elle regarde l'écran : le train est arrivé pile à l'heure. Mais où sont-ils ? Pourquoi n'ont-ils pas appelé ? Une infime sensation de panique l'étreint, qui lui rappelle le jour où Nicolas s'était perdu en vacances, sur un marché à Oviedo, et qu'elle l'avait cherché partout pendant plus d'une heure. Elle se raisonne, ce ne sont plus des enfants de cinq ans, voyons. Plutôt de jeunes hommes, tout à fait capables de prendre le métro, si ce n'est qu'ils préfèrent se faire voiturier par leur maman-poule. Elle se retourne vers le couloir et les voit soudain arriver de loin. C'est fou comme ils sont identiques et, en même temps, si différents. Ils portent tous les deux le même genre de vieux T-shirt chiffonné, avec des inscriptions, sur un horrible pantalon *baggy* qui laisse évidemment voir leur caleçon. Nicolas a les cheveux coupés très courts. Matthias a un look d'enfer, avec sa guitare dans le dos et les *dreadlocks* qu'il s'est fait récemment. Lucie soupçonne ce choix d'avoir été influencé par la bourde de la dernière conquête de Nicolas ; celle-ci, prenant Matthias pour son frère, était venue s'asseoir sur ses genoux et l'avait embrassé goulûment lors d'une soirée. Ses fils. Ils sont magnifiques, pense-t-elle, légèrement consciente de la partialité de son point de vue. Grands, ténébreux et basanés comme leur père. Cela fait toujours rigoler Jan de voir la mine stupéfaite des gens qui lui demandent sa nationalité, lorsqu'il répond « Hollandaise ». « Ma mère vient d'Aruba, des Antilles néerlandaises », explique-t-il à chaque fois dans son plus beau français chuintant. « Où étiez-vous, bon dieu ? Je m'inquiétais ! » « Désolé, m'man, » répond Nicolas, « Matthias n'a plus de crédit et ma batterie est à plat. Comme tu n'étais pas là, on est juste allés apporter quelques trucs à manger à la famille Rom à l'autre bout du couloir. On s'est dit que tu nous appellerais quand tu serais là. » Lucie les serre contre elle et les embrasse, attendrie. « Mes chéris ! Comme je suis heureuse de vous voir ! »

Ils marchent jusqu'à la voiture garée rue d'Angleterre. Là, elle embarque fistons et baluchons pleins de chemises et chaussettes sales, avant de démarrer énergiquement. Elle décide de remonter vers la place Stéphanie et de passer par l'avenue Franklin Roosevelt. Pourquoi ce chemin, plutôt que la petite ceinture pour rentrer ? Une impulsion comme une autre, sans doute. Matthias et Nicolas lui parlent de leur semaine de vacances à Maastricht, donnent des nouvelles de leurs grands-parents. Elle les aime beaucoup, surtout Oda, son ex-belle-mère. Elle adorait passer des week-ends chez eux, s'y sentait toujours accueillie, maternée. Elles se téléphonent encore au moins une fois par mois, Oda

et elle. Celle-ci lui répète souvent que Lucie restera toujours la fille qu'elle n'a jamais eue, que toutes les Mia du monde ne changeront rien à l'affaire. Lucie chasse l'image de Mia de son esprit, elle ne veut pas penser à elle ce soir, ni au bébé qui se profile. Elle s'arrête au feu-rouge près de l'hippodrome de Boitsfort. Matthias s'écrie : « Hé, m'man, ce n'est pas le gars qui est venu à ta soirée d'anniversaire, là-bas ? » En effet, c'est Eric. Dans un costard élégant de beau parleur capable de vendre un radiateur à un équatorien. Il chuchote quelque chose à l'oreille d'une blonde plastique, à la coiffure toc-toc, très américaine, et aux jambes interminables sous une jupe droite. La fille rit aux éclats, la tête renversée, tandis qu'Eric l'invite à monter dans sa voiture, une main délicatement posée dans le bas de son dos, à la naissance des fesses. Le feu passe au vert. Lucie démarre, anéantie. Elle risque plusieurs fois de brûler un feu, d'emboutir le véhicule qui la précède. Quelle conne, mais quelle conne, mais quelle conne ! « Maman, ça va ? » s'enquiert Nicolas, « T'es toute pâle, t'as l'air bizarre. » « C'est rien, chéri, un simple coup de fatigue. » Arrivés à destination, l'espace devant la maison est minuscule, comme toujours. Lucie doit manœuvrer, elle touche la voiture de devant, puis celle de derrière, manœuvre à nouveau, re- cogne légèrement. Quelqu'un tapote du doigt à la portière, Lucie abaisse la vitre. C'est un homme brun, très typé, qu'elle aperçoit souvent dans le quartier ces derniers temps. « Bonsoir, mon nom est Edwin, je suis votre nouveau voisin du numéro six. Il y a un problème ? Ma voiture vous gêne ? Je peux la déplacer ? » Le petit accent, aux intonations lentes et appuyées, n'a pas échappé aux oreilles de Lucie. « Enchantée ! Moi, c'est Lucie. Merci mais non, tout va bien, je suis garée. Ce n'est pas toujours évident, n'est-ce pas ? Dites, Edwin, c'est un prénom d'origine allemande, non ? » « Je suis bolivien » « Oh, vraiment ! ? ! »

Quelques jours plus tard, Lucie sort de la salle de sport, après une belle séance de torture toute féminine, à savoir cinquante minutes d'abdos-fessiers et pilates en tout genre, pour se donner bonne conscience. Elle est encore en survêt et son sweat-shirt collant porte bien son nom. En avançant boulevard du Souverain vers la chaussée de Wavre, elle entend soudain quelqu'un qui l'appelle, avec insistance. Elle se retourne et voit Youri à la porte d'un café. « Hé, Lucie, salut, tu te souviens de moi ? Tu viens boire un pot ? » La voix est pâteuse, il est complètement ivre. Elle se souvient, oui. Elle l'a rencontré il y a quelques mois, à une soirée chez des amis communs. Elle l'avait trouvé pas mal, avec de beaux restes malgré un aspect ravagé, et s'était laissée aller à flirter avec lui. Elle était repartie tôt, avec l'amie qu'elle accompagnait, sans qu'il ait eu le temps de lui demander son numéro. En le revoyant, hébété et puant l'alcool, elle se dit que c'est une chance. Qu'est-ce qu'elle a bien pu lui trouver ? « Merci Youri mais là, je ne peux pas, je sors de la gym. » « Je t'accompagne, si tu veux ? » « Merci mais ce n'est pas la peine, je dois rentrer, les enfants m'attendent », répond instinctivement Lucie, même si elle sait pertinemment qu'ils sont repartis chez leur père. Jan est venu les chercher en fin d'après-midi, en lançant à Lucie plusieurs regards désespérés, avant de lui demander subrepticement, tandis qu'elle l'aidait à mettre les affaires dans le coffre, si elle avait réfléchi à une manière de leur annoncer. Elle, seule, saurait trouver les mots justes, disait-il. « Je vais faire un petit bout de chemin avec toi, alors, » s'écrie Youri. « Si tu y tiens vraiment. » Ils font quelques pas en silence, Lucie essaie de l'amener sur l'un ou l'autre sujet mais la conversation ne décolle pas. Elle ne sait comment couper court. S'en débarrasser. Soudain, Youri la pousse brusquement dans l'encoignure d'une porte et essaie de l'embrasser. Elle le repousse. « M'enfin, t'avais l'air de vouloir ça l'autre jour ! » Il réessaie, la tient fermement contre lui. Lucie tente de se dégager « Youri, laisse-moi, je t'en prie. » Il lui cogne subitement la tête contre le mur, la main serrée autour de son cou, en éructant « Pour qui tu te prends, pétasse, si je veux, je te baise ! » Elle se raidit et ferme les yeux, résignée à devoir subir une salve de râles avinés, mais... Rien ne se passe. Après

une fraction de secondes, elle rouvre les yeux et réalise qu'il s'est écroulé comme un vieux tas de linge à ses pieds, trop saoul pour pouvoir encore activer la moindre parcelle de son anatomie.

Lucie détaille aussi sec jusqu'à l'arrêt du 34, en courant à perdre haleine. Elle espère que le bus arrive vite, que Youri ne se réveille jamais. L'attente, d'au moins une minute quarante-huit secondes, semble interminable. Enfin, elle aperçoit le véhicule au loin. Il freine. Elle monte et s'assied, en tremblant comme une feuille ; elle vient d'avoir la trouille de sa vie. Arrivée à destination, à hauteur de l'avenue des Paradisiens, elle descend et court à nouveau toutes jambes dehors jusque chez elle. Il n'a pas son adresse - c'est déjà ça - elle se sent malgré tout en danger. Elle rentre, ferme la porte à quadruple tour - si, du moins, c'est possible - avant de s'écrouler sur le sol, prise de sanglots nerveux.

Elle se revoit soudain à treize ans, marchant côte à côte avec Dany, dans le soir d'été encore légèrement rosé. Il lui pose des questions, la complimente. Elle rit, se confie, meurt d'envie qu'il l'embrasse. Et c'est ce qu'il fait. C'est bon, doux, un peu gluant et imbibé peut-être. Viens, dit-il, en la tirant par la main jusqu'à l'ère de pique-nique. Sa voix est rauque. Il recommence à l'embrasser, violemment cette fois, en lui pelotant les seins sans ménagement. Elle ne comprend pas. Pas plus qu'elle ne comprend comment elle se retrouve tout à coup plaquée sur cette table en bois, jupe retroussée et culotte abaissée. Elle pense « Non, attends », oui, mais le dit-elle vraiment ? Son beau pantalon blanc au niveau des genoux, il est à présent sur elle. Le poids de son corps l'opprime, l'étouffe presque. D'une main, il lui immobilise un bras au dessus de la tête. Son autre main la tient fermement à la gorge, la paume sous le menton, les doigts s'agrippant à sa joue, ses lèvres, ses cheveux. Une brûlure vive entre les cuisses, l'image esthétique de ses fessiers besogneux - han, oh, ah - même pas le temps de chercher la Grande Ourse et voilà que l'histoire est pliée. L'air méprisant, satisfait de son méfait, Dany remonte ses cottes, en voleur incendiaire d'innocents désirs et la plante là, sur la table de pique-nique, telle une canette vide écrasée. Quelques secondes auront suffi à Lucie pour passer de la jeune fille aux émois frémissants à un simple réceptacle à foutre ; quelques secondes pour haïr en vrac et à tout jamais sportifs et missionnaires - c'est une question de position - quelques secondes, enfin, en prémices à une longue succession de connards en tous genres. Oh, les connards en tous genres qui abusent de ses tempes. Les connards et leurs gestes qui mutilent, les cris qui la coupent, les mots qui musèlent. Les connards et cette façon d'imposer leurs vues à l'envers des décors qu'elle rêve d'apercevoir. Lucie sent une marée de rage l'envahir, une colère inouïe monter en elle, comme un tsunami qu'elle aurait couvé trop longtemps. L'envie de les éliminer de la surface du globe la saisit, de les trucider lentement avec des cocottes en papier. Ils sont trop nombreux, ça prendrait du temps ! Mais pourquoi a-t-elle toujours été incapable de prononcer cette bête syllabe, ce simple « non » ?

NOOONNNN !!! Le cri est sorti d'un coup, guttural, dévastateur. Elle en a mal à la gorge.

Lucie se lève d'un bond, se dirige vers la cuisine, s'empare d'un grand sac-poubelle et monte jusque dans sa chambre. Elle se met à trier les objets, à ranger, à faire place nette et jeter des souvenirs. Puis, elle descend à la cave, inspecte, choisit, remonte avec trois pots de peinture, un rouleau, deux pinceaux, prend un vieux t-shirt au passage. De son panier, dans le couloir, Lupa observe ses allées et venues d'un air dubitatif. Lucie pousse les meubles au centre de la pièce, se tâte une seconde, puis se lance. Elle passe des heures à tout repeindre, la nuit à tout redécorer. A l'aube enfin, elle redescend et s'écroule sur le divan. Juste avant de sombrer, dans un semi-coma, Lucie se dit que « penser » ses

blessures n'est peut-être pas le meilleur moyen de cicatriser. Cette fois, ça y est, elles sont pansées et suturées.

Le lendemain midi, Lucie sort du commissariat. Les policiers ont été plus chics qu'elle ne le pensait, ils ont pris sa déposition et enregistré sa plainte avec beaucoup de délicatesse. Ils n'auront pas à chercher Youri bien loin. Ils l'ont apparemment embarqué une heure plus tard pour troubles à l'ordre public, hier soir, et il a fini la nuit au cachot. « Ne vous en faites pas, on va lui remonter les bretelles, il vous laissera tranquille. On le connaît, c'est un gentil gars, c'est juste que, parfois, il a le vin mauvais depuis que sa femme l'a quitté. » En rentrant, elle croise à nouveau Edwin dans la rue. Il l'arrête un instant pour bavarder. Il lui explique qu'il est séparé lui aussi, qu'il a une fille de vingt-deux ans et un fils de vingt ans, qui étudient tous deux à Louvain-la-Neuve. Il est ingénieur du son, il travaille sur des festivals de musique, pour des théâtres aussi. Il aimerait beaucoup l'inviter un jour. Si elle le permet. Il lui donne son numéro. Au cas où, si elle a besoin de quoi que ce soit. Mais il ne veut pas l'importuner, il voit bien qu'il tombe mal, que quelque chose ne va pas. Serait-elle souffrante ? Lucie, complètement groggy, le remercie et propose, en effet, de remettre ça à plus tard. Edwin la regarde s'éloigner, en tentant de cacher sa déception.

Après une bonne sieste réparatrice, Lucie entame la série de coups de fils qu'elle s'est promis de donner ce dimanche après-midi. Elle commence par Garance, histoire d'avoir une raison d'écourter. Leurs conversations téléphoniques ont en effet toujours une fâcheuse tendance à s'éterniser. Vingt-trois minutes, pas une de plus, c'est un record ! Ensuite, elle appelle Jan sur son numéro fixe. C'est Matthias qui décroche. Après trois « oui » et deux « non » laconiques à ses questions, Lucie lui dit « Chéri, quand vous arrivez vendredi, rappelle-moi de vous réexpliquer le fonctionnement de la machine à laver, à ton frère et à toi. Je t'embrasse, mon cœur. Passe-moi ton père maintenant. » Matthias s'exécute. « Jan, écoute, j'ai bien réfléchi. Je n'ai rien à voir dans votre histoire à Mia et à toi. C'est à vous et à vous seuls de l'annoncer aux enfants. Je les soutiendrai et je les écouterai, s'ils ont besoin de m'en parler, mais ça s'arrête là. Et surtout, donne-moi le temps de digérer la nouvelle, merde ! » A Eric, maintenant. Il lui a laissé pas moins de cinq messages cette semaine, en lui demandant pourquoi elle ne rappelait pas. Un SMS suffira : « Si Bolivie, il y a un jour, ce sera sans toi. Ton plan *Q forever* ». Elle appelle ensuite Martha, son amie de toujours, retournée vivre depuis peu auprès de sa famille en Galice. Elles passent une bonne heure à se confier leurs tracasseries respectives, à se consoler et à se plaindre - ces mecs, je te jure ! - entre deux gros rires libérateurs.

Plus tard ce soir-là, en buvant une tisane, Lucie se connecte de nouveau à Facebook. Elle hésite, puis se décide à taper un nom dans les recherches, le cœur battant : Dany Moremans. Il est là, le salaud. Avec son profil d'ex-basketteur à la noix, accessible au monde entier. Il y a des infos, des photos même. Il est gérant d'un magasin de sport. Il est chauve, en plein divorce houleux, il a pris du bide. Il a une fille ado, rebelle et jolie comme un cœur, qui semble lui donner un sérieux fil à retordre, au vu des commentaires. Parfois, la vie nous offre un semblant de justice...

Lucie a un dernier appel à donner. « Bonsoir, Edwin ! C'est Lucie, votre voisine. Il est tard, je ne vous dérange pas ? En fait, je me laisserais bien tenter par votre invitation pour le festival Esperanza !... » Lucie, heureuse, monte se coucher. Bien installée sous la couette, elle se plonge dans « Chant » de GuilleVIC, que lui a prêté Martha. Lucie le lit, le relit, s'en imprègne doucement.

*« Il y a cette volonté
D'y parvenir,*

De trouver sa pleine voix

*De pouvoir dans son être
Éclater enfin »*

Oui.